

Commémoration à Melk, le 7. Mai 2018

„Exil et patrie“

Mag. Gerhard Karner (2. NÖ Landtagspräsident)

Commémorer, rappeler, se souvenir, ne jamais oublier, plus jamais –

Les **commémorations** annuelles ou aussi cette **année commémorative 2018** (80 ans Anschluss - rattachement de l'Autriche à l'Allemagne nazie) : ces occasions nous invitent toujours à aborder notre propre histoire – à aborder notre histoire de façon critique et impitoyable.

Et nous le faisons, tous les ans, aussi ici sur ce lieu. Mais la commémoration n'était jamais si concrète, si immédiate et si terriblement proche.

4884 noms représentent la destruction et des souffrances indicibles.

4884 noms représentent un régime de terreur qui a humilié, torturé et assassiné des êtres humains.

4884 noms nous chargent de ne pas laisser oublier ce qui s'est passé et de toujours intervenir en faveur de la tolérance et de la dignité humaine en souvenir des victimes.

Mesdames et messieurs, Au nom de la province de Basse-Autriche et comme représentant de la chef du gouvernement régional, Mme Johanna Mikl-Leitner, je vous souhaite la plus cordiale bienvenue à la **commémoration dans notre province**, ici à Melk.

Une commémoration à laquelle on vient d'ajouter une nouvelle dimension à Melk, en créant un réseau avec d'autres mémoriaux et manifestations dans le cadre du projet « Zwischenräume » (espaces intermédiaires).

Je voudrais donc, à cette occasion, dire un grand **MERCI à M. Alexander Hauer et à M. Christian Rabl** pour réfléchir profondément sur les questions concernant le travail commémoratif : comment peut-il se perpétuer et continuer à avoir des effets ?

**Merci aux élèves, aux pédagogues et aux personnes qui contribuent aux commémorations. Merci à tous ceux qui sont venus ici aujourd'hui pour commémorer.**

4884 noms – 4884 êtres humains que nous ne devons pas oublier, dans l'esprit du « plus jamais ».

Avec le soutien de:

## Stiftsgymnasium Melk

**Exil et patrie** (Laura, Lukas, Paul, Nina)

**exil n.m.** 1. Expulsion de qqn hors de sa patrie, avec défense d'y rentrer, situation de la personne ainsi expulsée

2. obligation de séjourner hors d'un lieu, loin d'une personne qu'on regrette

**patrie n.f.** 1. Nation, communauté politique à laquelle on appartient ou à laquelle on a le sentiment d'appartenir, pays habité par cette communauté

2. Pays, province, ville d'origine d'une personne

**La patrie commence** sur le continent, dans le pays, dans la région, dans le district, dans la ville ou dans le village et débouche sur la maison. Seul, avec des amis ou des personnes chères.

**L'exil commence** quand on se sépare de son environnement social, de sa maison, de son village ou de sa ville, de son district, de sa région, de son pays ou même de son continent.

**La patrie peut** signifier beaucoup des choses. Pour certains, c'est la sensation de l'amour et de la chaleur au sein de la famille, le sentiment d'être protégé et d'appartenir. D'autres associent peut-être l'arôme d'un gâteau juste sorti du four ou les aboiements du chien des voisins avec la notion de patrie. Parfois le mot de patrie peut susciter des sentiments désagréables : le souvenir des événements du passé peut provoquer des sentiments de regret ou de douleur.

**L'exil peut aussi** signifier beaucoup de choses. Parfois, c'est la seule chance pour survivre et pour améliorer la perspective. Beaucoup de personnes se voient contraints à s'exiler, d'autres le font de leur plein gré. Mais l'exil ne signifie pas seulement le regret et la douleur. Tous les jours, il y a des personnes qui s'enfuient : de leur maison, de leur ville, du quotidien. On se retire de la vie stressante par un bon livre, par un après-midi dans la forêt ou par un week-end au spa.

Plusieurs s'enfuient de leur patrie, d'autres s'enfuient pour trouver une patrie. On peut s'enfuir de beaucoup de choses, mais jamais de soi-même et pas du tout de son passé. Mais on peut changer, s'épanouir et continuer à se développer.

Exil et patrie, tous les deux peuvent être positifs ou négatifs, mais ils ne signifient jamais un arrêt. Tous les deux marquent l'homme de leur empreinte et le font croître.

17 février 1938: ce jour-là qui n'a l'air de rien, l'histoire de Judith et Hannes commence. Ils se sont rencontrés au marché quand ils ont tous les deux voulu acheter des poires. Ils se sont touchés involontairement et pour un long moment, ils se sont regardés au fond des yeux. À partir de cette seconde, ils se sont rencontrés plusieurs fois chaque semaine. Ça n'a pas duré longtemps et les deux sont devenus un couple. *Heureux* était un mot trop faible pour décrire leur état.

12 mars 1938: ce jour, tout a changé. Les troupes allemandes sont entrées en Autriche. Pour Judith, c'était un jour mémorable. Elle était juive et savait tout de suite que sa vie changerait désormais. Elle n'avait pas eu le

courage de parler sur sa religion à Hannes, parce que sa famille était pro-nazi. Elle continuait à vivre avec ce poids écrasant.

21 septembre 1938: la situation des juifs se détériorait avec le temps. La famille de Judith a donc décidé de s'enfuir. Par peur pour sa vie et celle de sa famille, Judith n'en a rien dit à Hannes. Elle a disparu. Sans un mot, sans dire au revoir.

4 avril 1939: la fin de l'hiver. C'étaient plus de six mois que Judith avait disparu. Plusieurs fois, Hannes a essayé de la trouver, mais en vain. Le temps passait, mais Judith ne s'est pas manifestée.

9 octobre 1939: La Seconde Guerre Mondiale avait déjà commencé. Pour Hannes et sa famille, ça signifiait un essor, parce qu'ils étaient partisan d'Hitler. Pour Judith, c'était un temps difficile. Elle a dû quitter, à durée indéterminée, non seulement sa patrie aimée, mais aussi son amour.

3 janvier 1940: La famille de Judith a réussi à s'enfuir en Suisse, mais ils ne se sentaient pas encore assez sûrs. Ils voulaient s'enfuir en Amérique, mais ce projet s'est révélé difficile à réaliser. En même temps, Hannes en Autriche a encore pleuré son amour perdu. Déjà depuis longtemps, il avait découvert la descendance de Judith et la raison de sa fuite. Il voulait tout mettre en œuvre pour la retrouver. Avec l'aide de ses relations dans le pays entier, il a essayé de la trouver, mais sans succès.

2 septembre 1945: la Guerre Mondiale s'est définitivement terminée avec la capitulation du Japon. Les dégâts matériels à cause de la guerre étaient énormes, mais aussi les problèmes psychiques de la population. C'était aussi le cas chez Judith et Hannes. Lui qui avait toujours vécu en Autriche et ne pouvait presque pas surmonter la séparation. Judith est arrivée en Amérique et elle a décidé de ne pas retourner dans la patrie pour l'instant. Mais c'était, pour elle aussi, très difficile de supporter la séparation de son grand amour.

30 juillet 1956: pour plus de 15 ans, le couple ne s'était pas vu. Ils ne savaient même pas, si l'autre vivait encore. Tous les deux ont essayé de fonder une famille et d'organiser leur vie. Mais toutes leurs relations ont échoué.

16 août 1956: New York. Hannes était aux États-Unis pour les affaires. Le soir, il a mangé dans un petit restaurant avec ses collègues. Judith y travaillait de temps en temps. Et aussi ce soir-là. Après un si long temps ils se sont retrouvés et le temps ne semblait pas avoir passé. Comme si rien ne se serait produit entre-temps. Ils ne sont plus retournés en Autriche, leur pays natal. Le couple est resté à New York et y a trouvé une nouvelle patrie.

### **Exil et Patrie : Raisonnements** – par Helene, Anna et Lilli

Your home is where your heart is. Perdre la patrie. La confiance en la vie quotidienne. Bien enraciné dans le pays, le sol et les traditions. Mémoires et histoire, l'héritage, le travail, les efforts des ancêtres, tout perdu. L'incertain, le désespoir et la peur de la mort caractérisent la fuite. Pas de futur. Le chez-soi manque. Qu'est-ce qui reste ? Famille, amis, personnes aimées ? Souvent, il faut les abandonner. Mais quand même, la force, la foi, l'énergie et l'espoir font lutter les réfugiés. Lutter pour un futur, une patrie. La force et l'espoir unissent tous ceux qui ont dû quitter leur patrie, qui ont été expulsés, qui ont dû s'enfuir ou qui sont actuellement en fuite. Exil et patrie : deux notions opposées qui contiennent autant de souffrance, mais aussi autant d'amour.

## Dr. Med. Eva Umlauf

Mesdames et Messieurs qui êtes venus pour commémorer, Ma chère sœur Nora, mon cher beau-frère Mirek, Mon cher fils Julian, M. le maire, Dr. Rabl

Depuis trois ans déjà, je viens à Melk pour la commémoration – et j'ai l'intention de le faire aussi à l'avenir, toujours en me souvenant de mon père presque inconnu et pourtant si proche de moi.

La compagnie des personnes rescapées de ma famille, autrefois si grande, m'est particulièrement importante. Merci, Nora et Mirek. Et merci, mes fils : certes, vous n'avez pas vécu vous-mêmes cette époque terrible et atroce, mais évidemment – sans mots, à travers la situation de mon âme maternelle – vous l'avez perçue. Vous l'avez clairement sentie, même si nous pouvons en parler seulement depuis peu. Julian, je me sens très fortement liée à toi et j'apprécie beaucoup ta compagnie aujourd'hui.

La commémoration à Melk me tient particulièrement à cœur, depuis que j'ai découvert « **par hasard** » que notre père Imro Hecht a été assassiné ici dans ce camp de concentration. Pendant longtemps, ma famille et moi avons pensé qu'il s'était écroulé, trop épuisé, lors de la marche de la mort d'Auschwitz en janvier 1945 et qu'on l'avait fusillé au bord de la route.

Pour nous, ses traces étaient effacées. Après qu'on l'avait séparé de nous, nous n'avons plus pu découvrir quelque chose de concret sur son sort,... jusqu'au moment où j'ai soudain retrouvé une..., sa trace à Yad Vashem, pendant les recherches pour mon livre „**Die Nummer auf deinem Unterarm ist blau wie deine Augen**“ (**« Le numéro sur ton avant-bras est bleu comme tes yeux »**)

Je vais vous lire un passage du livre (à partir de page 93) :

*« En effet, il a survécu aux tourments de la marche de la mort qui dura des jours et au transport vers l'ouest sans approvisionnement dans des wagons de marchandise ouverts. Une liste du camp de concentration de Mauthausen en Autriche mentionne son arrivée le 25 janvier 1945. Quatre jours plus tard, il est affecté au camp de concentration de Melk, un camp annexe de Mauthausen, établi en mars 1944, où les détenus devaient travailler dans des conditions inhumaines pour le projet « Quarz ». Sans vêtements de protection et dans des conditions les plus difficiles, ils devaient extraire le quartz de la colline pour y construire une usine d'armement souterraine. Parmi les plus de 14.300 détenus dans le camp de Melk, seul un tiers étaient des juifs, mais ceux-ci étaient particulièrement maltraités.*

*Justement Melk. Combien de fois nous nous sommes arrêtés dans la Wachau sur la route de Bratislava. Au sein de la région des abricots, dans ce paysage charmant, nous avons visité l'église abbatiale baroque, nous avons mangé des quenelles d'abricot et nous nous sommes délectés de l'idylle autrichienne. Mais l'Autriche n'était pas et n'est pas idyllique, le beau paysage ne peut pas le masquer.*

*Les gardiens et les responsables à Melk n'étaient absolument pas en reste face à leurs collègues à Auschwitz quant à la cruauté et au sadisme. J'ai lu de l'assassinat cruel d'un groupe de détenus slovaques qui avaient été bombardés par les alliés lors de leur déportation de Bratislava. À la mi-février 1945, ils sont arrivés à Melk, blessés, mais on ne les a pas enregistrés. À l'instigation du « fameux » secouriste SS Gottlieb Muzikant, ils ont été*

*enfermés, nus, dans une pièce vide. Sans aide médicale, sans meubles, sans chauffage, sans nourriture. Quotidiennement, Muzikant est venu pour battre ces hommes qui souffraient du froid et de la faim, jusqu'à ce que le dernier slovaque est mort « après au moins sept jours ». Muzikant a détourné des médicaments et il a forcé des détenus gravement malades à travailler. En mars 1945, l'approvisionnement en vivres s'est presque complètement effondré – comme dans la plupart des camps de concentration –, et le taux de mortalité a brutalement augmenté. Un « rapport de changement » de Mauthausen qui date de ces jours-là indique la mort d'Imrich Hecht le 20 mars 1945. Cause de la mort : septicémie générale, phlegmon bras droit. Le phlegmon, c'est une inflammation purulente de la peau, le plus souvent causée par des streptocoques qui, sans être traitée par des antibiotiques, peut conduire à un empoisonnement du sang et finalement à la mort. S'il est tombé mort lors du travail forcé dans les galeries ou s'il a reçu une injection létale par un SS – comme l'écrit l'historien Bertrand Perz, les injections de phénol, de benzine ou d'air constituaient « une méthode souvent employée à Melk » –, je ne vais plus savoir ce détail. Les morts ont été incinérés dans le crématoire du camp ; ce qui restait d'eux a été jeté dans le Danube. Ainsi, les cendres d'Imro ont dérivé à travers Vienne, en direction de la Mer Noire, en passant par Bratislava et Budapest. Même pas cinq mois avaient passé depuis notre arrivée à Auschwitz ce 3 novembre 1944. »*

Vous qui êtes venus à Melk pour commémorer, alors que vous écoutez cette histoire, vous pouvez vous imaginer, comment ces événements d'il y a plus de 70 ans me **tourmentent à ce jour** et vous comprendrez peut-être que pour moi, la commémoration n'est pas seulement importante à **Auschwitz**, mais justement aussi à **Melk**.

Ce qui s'est passé ne peut pas être effacé. Comme psychothérapeute je le sais bien et je le vois pendant mes consultations. Nous devons tous vivre avec nos expériences. Plus nous les abordons de manière ouverte et honnête – comme **descendants des victimes** tout comme **descendants des délinquants** –, plus nous avons des chances pour trouver ensemble une coopération pacifique et respectueuse. Plus nous prenons conscience des conséquences de ces expériences de nos familles sur chacun et chacune d'entre nous, plus nous pouvons évaluer notre tâche. Je voudrais très sérieusement affronter cette tâche et je salue tous qui ont l'intention de le faire également.

Si aujourd'hui, le 7 mai 2018, vous **faîtes une pause** pour un moment et vous commémorez aussi à Melk cette indescriptible rupture civilisationnelle national-socialiste dans toute sa cruauté, vous êtes tout à fait de mon avis. Je me réjouis de voir **autant de personnes avec les mêmes idées** autour de moi.

Le thème de la commémoration « **exil et patrie** » est rétrospectivement important quant à l'époque nazie, mais aussi politiquement actuel aujourd'hui.

- Autrefois, beaucoup se voyaient contraints de **fuir de leur patrie** et de s'installer quelque part à l'étranger.

- Pour d'autres, on a rendu **impossible** même **la fuite** salvatrice : qui était détenu dans un camp de concentration et exposé à la mort à travers le travail, des expériences médicales, la faim ou la maladie, n'avait même pas cette possibilité de fuir.
- Pendant la commémoration vive de l'inconcevable, nous devons y penser quand, face aux **mouvements de fuite globaux** pour des raisons politiques, écologiques ou économiques, de nos jours aussi, beaucoup de personnes sont forcées à quitter leur patrie et à fuir dans d'autres régions du monde pour survivre.

Le traitement des problèmes psychiques causés par des atrocités humaines subies me tient à cœur. Je crois qu'une manière ouverte en abordant les passés difficiles déploie des forces guérissantes indispensables pour l'enracinement d'un individu et des groupes entiers. Si nous voulons faire du bien pour nous-mêmes, pour les autres et pour nos enfants, la commémoration n'est pas accomplie, selon l'expérience de ma vie fort éprouvée, par des stèles commémoratives artistiques ou des discours commémoratifs solennels. **Une commémoration** vive est liée à la vie de la créature sur la Terre même, elle **fait partie de la vie de personnes réelles**.

Notre état d'âme, nos sentiments sont marqués par l'empreinte de l'atmosphère dans laquelle nous avons grandi et nous sommes devenus les adultes que nous sommes maintenant. Ça vaut tout aussi bien pour moi et ma famille juive que pour chaque autre personne ou groupe, quel que soit la communauté à laquelle ils appartiennent. Quand nous abordons de manière attentive et vive des passés douloureux, nous pouvons **transformer** les expériences pour créer l'avenir que nous souhaitons et que nous sommes prêts à agencer.

Je contribue en me mettant « en disposition » d'une certaine façon avec ma biographie, ce qui n'est pas facile pour moi. Veuillez considérer tout ce que je dis comme un encouragement dans notre lutte commune pour une **coexistence pacifique et pleine d'estime pour les autres**.

Souvent, quand on me demande ce que j'ai appris, quelle est ma leçon personnelle, je dis :

- Nous, chacun et chacune, devons **accepter** notre **passé** – même s'il était cruel.
- Nous ne pouvons pas éviter de le **comprendre** et de **l'évaluer** pour nous-mêmes,
- pour **l'intégrer** dans le développement de notre personnalité et dans notre responsabilité envers la société.

Pour cela, il nous faut **tous les êtres humains** avec

- toutes leurs connaissances
- toutes leurs capacités cognitives
- tous leurs sentiments et
- toute leur intelligence émotionnelle

Nous avons besoin de la certitude que nous ne sommes pas seuls dans nos efforts, mais **liés de manière constructive et bienveillante** aux personnes autour de nous. Lors des **circonstances tristes** comme celle-ci, c'est possible. Profitons-en! Je vous remercie de votre attention concentrée.

## Daniel SIMON, Amicale de Mauthausen (France)

Je voudrais vous proposer d'abord de saluer René Baumann, venu jusqu'ici du haut de ses 95 ans dans l'autocar qui a conduit 70 lycéens français jusqu'à Mauthausen et Melk. Leur participation nous réjouit et nous honore tous.

René Baumann a subi la germanisation forcée de l'Alsace annexée au Reich, il s'enfuit pour échapper à l'incorporation dans la Wehrmacht, gagne la Suisse mais est livré aux autorités françaises de Vichy, s'engage dans la résistance, est arrêté, envoyé en mars 1944 au camp de Sarrebruck-Neue Bremm, puis Mauthausen, d'où il est transféré en juin au camp de Natzweiler, en Alsace, évacué vers Dachau en septembre puis renvoyé à Mauthausen, affecté à Melk et évacué vers le camp d'Ebensee à la mi-avril 1945.

Le thème proposé par le MKÖ et le Comité international de Mauthausen pour les commémorations 2018 est : exil et patrie. N'est-ce pas tout mélanger que méditer ces mots en ce lieu ? La déportation, depuis l'ensemble de l'espace européen sous domination allemande, de milliers d'esclaves jusqu'au camp de Melk n'était pas un exil, la clé de leur condition de Häftling n'était pas l'attachement au sol natal, et la caserne Birago en 1944 ne fut certes pas un centre d'accueil de réfugiés.

En réalité, ce thème permet une approche éclairante de notre cérémonie.

Un poète français, Jean Cayrol, déporté en mars 1943 à Mauthausen et affecté à Gusen, a écrit en 1955 le texte du film d'Alain Resnais, intitulé *Nuit et Brouillard*, dont la musique est signée Hanns Eisler, compositeur autrichien exilé en 1933 en France puis aux Etats-Unis. Ce film a été vu en France par de nombreuses générations d'élèves de lycée. Le texte commence ainsi: « Même un paysage tranquille, même une prairie avec des vols de corbeaux, des moissons et des feux d'herbe, même une route où passent des voitures, des paysans, des couples, avec une foire et un clocher, peuvent conduire tout simplement à un camp de concentration ». Chaque fois que nous venons de France pour les commémorations de mai, nous éprouvons, à Melk plus qu'ailleurs, une sorte de malaise: votre petite ville semble avoir vécu à l'écart des bouleversements de l'histoire, protégée par l'abbaye impériale, resplendissante et vénérable, et, pour moi plus encore, par la merveilleuse campagne de la Wachau. Un camp nazi est improbable, invraisemblable dans ce paysage. De surcroît celui de Melk est invisible, puisqu'il occupe les bâtiments existants d'une caserne – de la terrasse de l'abbaye, ceux qui savent en discernent les toits ordinaires – et les tunnels de Roggendorf, principal chantier du camp, jusqu'aujourd'hui inaccessibles. Certes, les détenus étaient convoyés à pied chaque jour jusqu'aux wagons qui les y transportaient et qui les attendaient à l'écart de la gare, afin que les voyageurs n'aient pas à côtoyer ces forçats. Le camp modifia à peine le tissu de la ville, pour un peu n'en affecta pas la quiétude. Pourtant si : l'aviation anglo-américaine bombarda la caserne 8 juillet 1944.

Donc la vision que j'ai est trop simple, et il n'est pas imaginable que l'entassement de 15000 hommes durant un an, et les 5000 morts du camp (plus que la population de la ville !), qui eux-mêmes laissèrent peu de traces, sauf l'odeur du crématoire, n'aient pas semé un certain trouble. Je persiste à croire que la ville de Melk a traversé la période nazie sans voir le camp, ce corps étranger, dans ce cœur précieux de l'Autriche. D'ailleurs, aujourd'hui encore, les croisières sur le Danube, qui bien sûr font escale à Melk, ignorent toutes cette autre face de la réalité. Il n'y a pas place à Melk, ou pas encore, pour le tourisme de mémoire du nazisme. Ici, on perçoit dans son étendue, je crois, le sens du mot Heimat, à la fois terroir natal, chaîne des générations, bien-être du chez-soi, fierté d'appartenance.

Ce repli sur une identité étanche n'est-il pas un exil mental, autrement dit un aveuglement ? Car tout de même, l'Anschluss fut consenti, massivement (je n'affirme pas qu'il le fut majoritairement). Ainsi Melk bascula-t-elle tout de même dans le tumulte de l'histoire.

Seuls de très rares rescapés de Mauthausen ont pu aimer l'Autriche sans retenue, et même sur la terrasse de l'abbaye le plus grand nombre a toujours conservé un air gêné, une distance infranchissable. Et ceci a traversé les générations : il le faut ! Aussi chaleureux que soit votre accueil, nous nous sentons d'abord parmi vous des étrangers, car c'est ainsi seulement que nous gardons à l'esprit le premier motif de notre présence.

Il y a un an, j'ai évoqué devant vous mon ami Ernest Vinurel, qui fut détenu à Melk et qui, disais-je alors, vit à Paris. Il y est mort quelques jours plus tard, il y a juste un an.

Il était un guide hors pair pour qui veut mesurer le poids de l'altérité, comprendre ce qui est irréparable dans la condition d'exilé. Son parcours de juif hongrois, né dans une ville alors roumaine, commença dès l'enfance à la croisée de trois langues (puisqu'il convient d'ajouter l'allemand). Par choix d'appartenance politico-culturelle, il ajouta le français, ce qui le porta au camp de Melk à s'approcher des détenus français. Il était arrivé de Birkenau, où toute sa famille avait été gazée, et jamais ne retourna à Oradea, redevenue roumaine, où plus personne ne l'attendait. Il fit sa vie un peu en France, puis partit en Israël, en revint lorsque l'évolution politique du pays lui fut insupportable, et se fixa décidément à Paris – cette ville que Walter Benjamin désigne comme « la patrie de ceux qui n'ont pas de patrie » (ce n'est hélas plus vrai...). Ses deux enfants, Ernest Vinurel les prénomma Jean-Jacques et Marianne. Pour nous Français, le message est limpide et frappant : Jean-Jacques (Rousseau : l'un des maîtres du Siècle des lumières, auteur du Contrat social), et Marianne, l'allégorie de la république française. Ernest Vinurel aimait expliquer que jamais il n'aurait pu être Breton ou Auvergnat, mais Français oui, parce qu'il s'agit d'une identité construite sur des principes affichés comme universels... Allez convaincre un homme comme lui de la primauté du Heimat...

Il n'est pas besoin d'être juif pour éprouver cela : le chansonnier satirique Georges Brassens, qui n'était pas juif, reste très populaire dans notre pays, quarante ans après sa mort, pour avoir tourné en dérision en 1972 « les imbéciles heureux qui sont nés quelque part ».

De la philosophe Hannah Arendt, les mots sont moins corrosifs, mais le jugement n'est pas moins aigu. Je la cite, un peu longuement :

« Nous avons été chassés d'Allemagne parce que nous étions juifs. Mais à peine avons-nous franchi la frontière que nous étions des « boches ». On nous dit même qu'il fallait accepter cette épithète si nous étions vraiment contre les théories raciales de Hitler. Pendant sept ans, nous essayâmes ridiculement de jouer le rôle de Français – ou tout au moins de futurs citoyens ; mais au début de la guerre on nous interna en qualité de « boches » comme si de rien n'était. Cependant, entre-temps, la plupart d'entre nous étaient devenus des Français si loyaux que nous ne pouvions même pas critiquer un ordre du gouvernement français ; aussi déclarions-nous qu'il n'y avait rien de mal à être internés. Nous étions les premiers « prisonniers volontaires » que l'histoire ait jamais vus, après que les Allemands eurent envahi le pays, le gouvernement français n'eut plus qu'à changer le nom de la fabrique : emprisonnés parce qu'Allemands, on ne nous libéra pas parce que nous étions juifs. »

Hannah Arendt poursuit en évoquant, parmi les juifs installés en France, en Allemagne ou en Autriche, la méfiance et le mépris avec lesquels étaient considérés ceux arrivant d'Europe orientale.

Retenons la vérité que constitue l'inextricable chassé-croisé des identités, une richesse et une ouverture évidemment, et non une menace – aujourd'hui comme hier. Admettre la complexité du réel est la seule voie possible et la seule logique fertile de l'histoire humaine.

C'est aussi pourquoi nous notons avec grande satisfaction que le comité Mauthausen de Melk, qui a longtemps dû se limiter à sauvegarder l'essentiel – un mémorial, un rendez-vous annuel – trouve aujourd'hui les moyens d'une énergie nouvelle, à la mesure des besoins mémoriels qui ne s'amenuisent pas. Le contexte politique difficile, en Autriche et en Europe, va requérir plus encore notre implication partagée.